

POSTFACE

HABITER LE TEMPS ET L'ESPACE : MODERNITE ET DESAFFILIATION

*Ça ne prévient pas quand ça arrive / Ça vient de loin
Ça s'est promené de rive en rive / La gueule en coin
Et puis un matin, au réveil / C'est presque rien
Mais c'est là, ça vous ensommeille / Au creux des reins
Le mal de vivre / Le mal de vivre
Que l'on doit vivre / Vaille que vivre*

Barbara, 1964

Une société sans pouvoirs

Les quatre parties qui composent notre ouvrage convergent vers une même conclusion : comme l'observe Rousseau – avec qui nous avons ouvert ce livre – aussitôt que l'individu ne maîtrise plus son environnement naturel et social, qu'il est forcé de cohabiter, il est *aliéné*, soumis à l'autorité d'un chef : « le chef est l'image du père, le peuple est l'image des enfants ; et tous, étant nés égaux et libres, n'aliènent leur liberté que pour leur utilité. » (1762/2014, p. 10) L'aliénation de la liberté, tant qu'elle se limite à obtenir une juste rétribution en échange d'un service mesuré, reste admissible. Toutefois, les limites de cette acceptation sont si floues, les marges du contrat tellement extensibles, tellement surchargées de mentions restrictives et coercitives, l'empan appréciatif étant généralement abandonné, de gré ou de force, à un patron, à un maître, à un employeur, à une administration, la plupart du temps fort peu bienveillants – aujourd'hui comme hier –, que l'individu se trouve soumis « à la tyrannie des rapports sociaux », comme l'écrivait Louis Althusser commentant *Le Contrat social* :

Tant qu'il « restait de la forêt », les hommes pouvaient échapper en partie à la tyrannie des rapports sociaux, et aux effets aliénants de leur contrainte. Quand advint la « fin de la forêt », toute la terre fut mise en culture, et accaparée par ses premiers occupants, ou les forts qui les supplantaient, il n'y eut plus de refuge pour la liberté humaine. Les hommes furent forcés à l'état de guerre, c'est-à-dire à l'aliénation. C'est ainsi qu'ils furent pris dans les rapports mêmes que leur activité avait produits : ils devinrent les hommes de ces rapports, aliénés comme eux, dominés par leurs intérêts particuliers, impuissants contre ces rapports et leurs effets, exposés à chaque instant à la contradiction mortelle de l'état de guerre. (1967, p. 12)

La guerre sociale, suivant les époques, naît de « la fin de la forêt », que nous entendons ici dans le sens de perte de repères et d'intrusion d'un nouvel ordre économique auquel on ne peut se soustraire. La forêt, qu'il s'agisse de celle des origines, de celle de Lougres en Franche-Comté, évoquée par Becker, de celle des Grandes coupes de la Corveraine, dans laquelle travaillait probablement le père de Bellissante Brenet lorsqu'il n'était pas sur les routes, de celle couvrant les versants du Lomont, ou d'une forêt purement métaphorique, s'amenuise, ne nourrit plus son homme, et oblige finalement les autochtones à chercher d'autres débouchés, à « sortir du bois », pour se rendre à petites étapes irréversibles vers les bourgs, puis vers les villes industrielles et, plus tard encore à s'expatrier. Ainsi se verront-ils à la fois déracinés et exclus [3] ; certains, parvenus au terme d'une lente dérive sociale [6] finiront par échouer dans les lieux d'extrême pauvreté. Dans beaucoup de cas, que ce soit à la suite d'un renoncement forcé ou à l'issue d'un lent processus de désagrégation familial et social, et parfois d'errance, ils connaîtront la désaffiliation individuelle ou collective, le groupe dans son entier pouvant être atteint [12 et 13]. Les démunis devront traverser des frontières, avec l'espoir souvent déçu, d'un toit et d'un travail [1 et 11].

Tous cependant, dès lors qu'ils ne font pas partie du premier cercle des dominants, se trouvent dans la situation décrite par Bourdieu (1977b, p. 405), qui pointe que « le pouvoir symbolique est [...] ce pouvoir invisible qui ne peut s'exercer qu'avec la complicité de ceux qui ne veulent pas savoir qu'ils le subissent ou même qu'ils l'exercent. » Ce qui n'est pas sans conséquence, puisque dans une société policée, urbaine et urbanisée, tout un chacun est persuadé de détenir une part de pouvoir – on sait par exemple (Bigot, 2008, p. 108) que deux tiers des Français, au début de la crise il est vrai, pensaient faire partie des « classes moyennes », (*i.e.* des « catégories de revenus intermédiaires ») ce qui n'est bien sûr pas le cas. L'utopie néolibérale, remarquait encore Bourdieu dans un article du *Monde Diplomatique* de mars 1998, « tend à s'incarner dans la réalité d'une sorte de machine infernale, dont la nécessité s'impose aux dominants eux-mêmes. [...] Cette utopie suscite une formidable croyance, [...] la foi dans le libre-échange, non seulement chez ceux qui en vivent matériellement, comme les financiers, les patrons de grandes entreprises, etc., mais aussi chez ceux qui en tirent leurs justifications d'exister, comme les hauts fonctionnaires et les politiciens, qui sacralisent le pouvoir des marchés au nom de l'efficacité économique, qui exigent la levée des barrières administratives ou politiques capables de gêner les détenteurs de capitaux dans la recherche purement individuelle de la maximisation du profit individuel, instituée en modèle de rationalité [...]. » [2] Il s'agit là d'un état de fait pérenne, car la « machine infernale » bourdieusienne a beaucoup en commun avec les « engrenages » giralduciens, évoqués dans *Sans Pouvoirs*, ouvrage inachevé dans lequel l'auteur d'*Adorable Clio* et de *Siegfried et le Limousin* s'inquiétait, en 1942-1943, de la situation morale et sociale d'une population comme anesthésiée,

non pas tellement par la défaite, que beaucoup s'empressaient d'oublier ou de mettre à bonne distance de réflexion, mais par la commodité qu'il y avait à vivre dans un présent flou. Dans ce monde artificiel, les mots – on pense à 1984 d'Orwell – sont réduits à leur acception « anodine ». Ne pouvant attaquer frontalement, puisque l'ouvrage est destiné à la publication, Giraudoux fait un détour : « Tous nos axiomes d'avant cette guerre restent intangibles, à part celui du bon sens humain. [...] à tout ce qu'ont dit nos ancêtres de la tyrannie, de la démocratie, de la monarchie à constitution, il n'y a rien à changer. Le mot révolution [il faut comprendre ici « révolution nationale », vichyssoise] a repris son vieux sens, son sens anodin. » (1994, p. 264) L'homme, poursuivait Giraudoux, n'est plus chez lui sur la terre : « La planète chaque jour redevient une planète étrangère, c'est-à-dire que nous y redevenons étrangers, et la récente politique humaine, qui est la révélation aux hommes de leur limitation et de leur identité, n'est pas faite pour nous y adapter à nouveau. *Le premier engrenage monté sur la terre a été le premier des envahisseurs martiens*. Ils atterrissent tous maintenant dans une atmosphère qu'ils corrompent. Chaque homme est obligé de plonger dans l'époque comme le scaphandrier dans un élément mortel, avec des appareils factices, un air artificiel, une pression hostile. » (*ibidem*, pp. 265-266) Le bon sens est celui qu'impose une vision du monde faussement présentée comme apolitique – vision qui ne peut être que celle des dominants, politiquement et économiquement – et qui se trouvait être, à l'époque où écrivait Giraudoux, celle du « retour à la terre » pétainiste. Giraudoux ne manquait pas de perspicacité en mettant au centre de son propos « une civilisation mécanique triomphante » : « l'état moyen humain, aussi bien à l'intérieur de chaque peuple que dans l'ensemble du monde, ne sera qu'une transaction humiliante *entre l'homme et le robot* [...] Son objet essentiel [...] sera de ne plus laisser le loisir à la disposition de l'ouvrier, c'est-à-dire de donner à sa pensée et son repos la forme frelatée et courante qui déjà a été donnée à ses aliments. » (*ibidem*, pp. 266-267)

à ce point de vue, il n'y a guère à changer ; on pourra mettre « crise » à la place de « guerre », encore que ce dernier terme reste d'actualité. Les trente années de décollage économique qui ont suivi la fin de la guerre mondiale ont eu un effet de masque, la « tyrannie mécanique » dénoncée par Giraudoux, qui se dessinait dans l'Europe soumise aux dictatures, s'étant poursuivie et même accentuée sous des gouvernements démocratiques. Tout au plus y a-t-il eu modification des paramètres : au lieu d'une dictature de l'ingénierie industrielle classique, celle qui fabrique des biens d'équipement et de consommation, des livres et des voitures, on a désormais affaire, dans un monde postindustriel, à une hégémonie de l'ingénierie financière, dont l'emprise est bien plus pernicieuse. Le « robot » n'est plus d'abord l'outil mécanique, pourvoyeur d'objets, il est celui qui gère les flux d'informations et qui, à force de dupliquer des données redondantes, présente comme seule possible la solution ronronnante de

la pensée *mainstream*. Giraudoux remarquait déjà, durant cette période sombre, que « l'accommodement présent aux journaux sordides, à la radio puérile, au film avilissant [...] ne s'explique pas [...] par la jouissance du cilice et de la discipline dans ces jours de deuil, mais par le fait qu'en des jours heureux, il [le Français] les acceptait déjà pleinement et pour toujours. » (*ibidem*, p. 189) Néanmoins, à la différence notable de ce qui se passait alors, l'information tonitruante autant que superficielle et frelatée déversée par les médias est désormais omniprésente. Il faut donc une certaine force de caractère, dans une société où la machine informationnelle autoreproductrice ne laisse jamais personne en repos, pour se mettre hors de la loi générale et ne pas être disponible à toute heure et en tout lieu. À telle enseigne qu'une position en retrait peut devenir franchement « hors la loi », dès lors que l'on refuse, dans une entreprise, voire dans certaines administrations, de ne pas être « joignable » à tout moment, y compris tard le soir, durant le week-end et les vacances ; il est symptomatique que (presque) personne, y compris parmi les scientifiques, n'y décèle une intrusion dans la vie privée digne de *Big Brother*³⁵⁹.

Machine mécanique, machine informationnelle et machine financière

Giraudoux ajoutait que « la plupart des citoyens s'habituent à se décharger de leur esprit et de leur vertu nationale sur quelques professionnels, quelques sages et quelques énergumènes. » (*ibidem*, p. 270) Que l'on retranche si l'on veut l'adjectif « national » et l'on aura une description adéquate de la situation actuelle, d'autant que l'auteur de *Sans Pouvoirs* « [craignait] que le soin de conserver sa raison à la nation ne soit un jour réservé à une caste, à une oligarchie, que le génie du pays [...] soit] l'acte cérébral d'une intelligence de plus en plus isolée et qui ne pourra plus imposer à un peuple ses propres vertus et sa propre nature que par l'artifice ou par la tyrannie. » (*ibidem*, p. 270) Ce type de discours, nous avons vu qu'il est celui des « experts », dans le sens juridique, judiciaire et gouvernemental du terme, c'est-à-dire de ceux qui ont été jugés dignes, au regard d'une supposée compétence, d'exprimer un point de vue donnant lieu à des décisions pérennes engageant la communauté (note de service, circulaire, arrêté, décret). Il s'agit bien sûr de la pensée orthodoxe, celle de la *doxa*, telle qu'elle s'oppose à la pensée hétérodoxe devenant rapidement pensée *hérétique*.

359 Il est remarquable que cette avalanche de données se trouve être concomitante à une crise profonde du journalisme.

Revenons une fois encore à Bourdieu, qui notait dans *Ce que parler veut dire*, que les dominants, « faute de pouvoir restaurer le silence de la doxa, s'efforcent de produire par un discours purement réactionnel le substitut de tout ce que menace l'existence même du discours hérétique. [...] Ce langage politique non marqué politiquement se caractérise par une rhétorique de l'impartialité, marquée par les effets de symétrie, d'équilibre, de juste milieu, et soutenue par un ethos de la bienséance et de la décence [...]. » (1982, p. 155) La décontextualisation d'une opinion, souvent par le truchement d'une citation, constitue l'un des procédés favorisés mis en œuvre par les tenants du discours normatif pour désamorcer d'éventuelles critiques et en tout cas pour les affadir au point qu'on ne sache plus à quoi relier le propos initialement produit. Un exemple classique est celui du détournement, par citation tronquée, du passage plein d'ironie de *l'Esprit des lois* (1748), dans lequel Montesquieu dénonce l'esclavage. Comme le relèvent Delesalle et Valensi (1972, p. 103), le rédacteur du *Dictionnaire portatif de commerce* (1762) n'hésite pas à faire appel à cette technique – alors fort en vogue, il faut le reconnaître : « “Il est difficile [lit-on dans le *Dictionnaire portatif*], de justifier tout-à-fait le commerce des Nègres ; mais on en a un besoin indispensable pour les cultures des sucres, des tabacs, des indigo, etc. Le sucre, dit Mr. de Montesquieu, seroit trop cher si l'on ne faisoit travailler la plante qui le produit par des esclaves.” Autant dire que la non-distance a été utilisée (citation) et que l'opacité a été lue comme transparence. »³⁶⁰ À considérer les choses de plus près, on se rend compte que les choses n'ont pas tellement changé à l'heure actuelle ; il arrive donc fréquemment que des passages décontextualisés, quoique correctement cités, soient utilisés à l'appui de démonstrations risquées par les partisans les plus centraux de la doxa d'un champ spécifique – la sémiotique (s'essayant au « social ») nous servira ici d'illustration. Nous partirons d'un article de Colas-Blaise (2012, n.p.), où Bourdieu est mis à contribution : « le style de vie [écrit Colas-Blaise] sanctionnerait alors une régularité de comportement exploitant, selon Bourdieu, une voie moyenne entre une invocation des règles intentionnelle et la domination d'un mécanisme causal.

360 Le chapitre v « De l'esclavage des nègres » débute ainsi, ne laissant aucun doute quant à la posture de dénonciation ironique et critique adoptée par Montesquieu : « *Si j'avais à soutenir le droit que nous avons eu de rendre les nègres esclaves, voici ce que je dirais* : Les peuples d'Europe ayant exterminé ceux de l'Amérique, ils ont dû mettre en esclavage ceux de l'Afrique, pour s'en servir à défricher tant de terres. Le sucre seroit trop cher, si l'on ne faisoit travailler la plante qui le produit par des esclaves. Ceux dont il s'agit sont noirs depuis les pieds jusqu'à la tête ; et ils ont le nez si écrasé qu'il est presque impossible de les plaindre. » (1748/1995, p. 472) Il est patent que la charge portée contre les politiques esclavagistes s'effectue à travers la non expression d'une partie de l'irréel du présent : « *Si j'avais à soutenir le droit que nous avons eu de rendre les nègres esclaves* [mais je n'ai pas à le faire], *voici ce que je dirais* [donc je ne le dis pas]. » Du fait de la seule existence de cet implicite, il faut évidemment comprendre que Montesquieu exprime l'inverse de ce que signifient ses assertions.

Le sujet personnel se détache des dispositifs impersonnels sans s'affranchir des déterminations sociales et culturelles et sans que soit postulée la connaissance des règles : "L'habitus, écrit Bourdieu dans *Choses dites*, entretient avec le monde social dont il est le produit une véritable complicité ontologique, principe d'une connaissance sans conscience, d'une intentionnalité sans intention et d'une maîtrise pratique des régularités du monde qui permet d'en devancer l'avenir sans avoir seulement besoin de le poser comme tel." [...] On est amené à se demander, comme par contre-coup, dans quelle mesure la forme de vie [sic] [distinguée – d'après Fontanille – du « style de vie »] repose sur une conscientisation de la règle et peut impliquer une expérience inédite, qui ouvre un espace de liberté pour le sujet [sic]. Si la forme de vie relève fondamentalement du "beau geste", qui défait une fixité, esthétise et rend sensible un renouvellement des valeurs [sic], il s'agit, ici, de préciser les modalités et les conditions de possibilité de la rupture. » On est clairement confronté, dans le cas présent, à une utilisation *impertinente*, en même temps que non pertinente, de la citation. En effet, on a affaire ici, et de la façon la plus canonique qui soit, à ce que dénonce vigoureusement Bourdieu lorsqu'il évoque le « langage politique non marqué politiquement » ; le propos de Bourdieu se voit propulsé dans une dimension qui n'est pas la sienne, celle de la *doxa sémiotique* – non que cet auteur ait négligé de s'intéresser aux signes culturels, évidemment ! – mais parce qu'une telle lecture opacifiante, présentée comme transparente (Delesalle et Valensi), revient à dépolitiser socialement une pensée, en d'autres termes à tenter de la rendre *in-signifiante*. Il est pour le moins paradoxal que Bourdieu (qui n'aurait sans doute pas pris la peine de riposter) soit lui-même *l'objet* d'un de ces processus de lissage que, dans l'ensemble de son œuvre, il s'est attaché à mettre en évidence et dont il a souligné le caractère asservissant. Le fait que Colas-Blaise se hasarde à opposer « forme de vie » à « style de vie » et qu'elle tente donc de placer le concept bourdieusien à distance – ce en quoi elle échoue pour une raison très simple : le concept de « forme de vie » n'est interprétable *qu'au sein du système fermé et opaque* de ce type de théorie (non réfutable) et ne peut donc être confronté à des notions extérieures au système (ou pour le dire autrement : l'essai de comparaison tient du mariage de la carpe et du lapin) – n'empêche pas que l'on ait affaire à un essai de *récupération* par intégration-collage. Daniel Vidal avait d'ailleurs montré, à une époque où les idéologies se donnaient pour telles, qu'elles existaient « moins par [leur] contenu ([leur] aire de compétence) ou [leur] distribution (superstructure de communication) que par [leur] capacité d'occultation du réel » (1971, p. 24). Pour se convaincre, s'il en est besoin, de cette collaboration sans faille des individus centraux à la pensée doxique, il suffira de *citer* Bourdieu – en contexte cette fois : « On voit que la discipline et le dressage, si souvent surestimés par les analystes, resteraient tout à fait impuissants sans la complicité qu'ils trouvent dans les dispositions de soumission forcée ou élective que les agents importent dans l'appareil et qui sont elles-mêmes

continuellement renforcées par la confrontation avec des dispositions affines et par les intérêts inscrits dans les postes d'appareil. On peut dire indifféremment que certains habitus trouvent les conditions de leur accomplissement, voire de leur épanouissement, dans la logique de l'appareil ; ou, à l'inverse, que la logique de l'appareil "exploite" à son profit les tendances inscrites dans les habitus. On pourrait invoquer d'un côté tous les procédés, communs à toutes les institutions totales, par lesquels l'appareil, ou ceux qui le dominent, imposent la discipline et mettent au pas les hérétiques et les dissidents ou les mécanismes qui, avec la complicité de ceux dont ils servent les intérêts, tendent à assurer la reproduction des institutions et de leurs hiérarchies. » (Bourdieu, 1981, pp. 22-23)

Retournant à son avantage la communication robotisée, la pensée orthodoxe utilise plus particulièrement à l'appui de ses thèses le bruit informationnel, c'est-à-dire *l'artifice* giralducien, produit par une presse et des médias complaisants, à quelques exceptions hétérodoxes près, qu'on a vite fait de disqualifier en les dénonçant – par exemple – comme discours *irresponsable* d'extrême-droite ou, alternativement, d'extrême-gauche. Ce type de discours d'autorité, évitant autant que faire se peut les récifs trop voyants (et malséants) de la polémique, s'articule essentiellement autour d'un consensus asymétrique, très prisé notamment dans une certaine société luxembourgeoise feutrée, où les dissensions *doivent* se régler par la négociation. On conçoit que la taille de l'État joue ici un rôle majeur : de ce fait, bien que rien, dans les plus petits États européens, ne s'oppose *légalement* à ce que tout soit dit de la façon la plus critique, on peut se poser la question de savoir si, en particulier dans un domaine socio-économique entendu au sens large, englobant la géographie et l'histoire sociales, les chercheurs ne s'appliquent pas une forme d'autocensure dans leurs commentaires, censure que personne n'exige, mais qui s'impose comme étant raisonnable et finalement comme allant de soi (la *doxa*) ; si on leur posait la question, probablement répondraient-ils qu'ils n'ont pas voulu verser « dans un discours polémique non scientifique » (lire : *hétérodoxe*). Outre les techniques de cryptage discursif exposées plus haut, l'une des façons d'opacifier l'information consiste à accumuler en peu de pages une foule de chiffres, de pourcentages, de statistiques ; chacune de ces données est rigoureusement exacte – eu égard à la méthode de calcul utilisée – mais l'ensemble devient rapidement très difficilement interprétable. La boucle se referme : on est renvoyé au « discours des experts », censés être seuls à même de décoder un discours « résolument objectif et non partisan » [1]. En fait, à y regarder de près, là comme ailleurs, c'est très généralement le discours dominant qui sort vainqueur de la confrontation des « points de vue », que presque tout le monde – et en premier lieu les institutions, les groupes de travail, les commissions, dont on prend grand soin d'indiquer qu'elles sont parfaitement indépendantes –, admet comme étant « raisonnable », « conforme à la loi (ou à la réglementation) », « le seul responsable », etc. La conformité à la loi, c'est-à-dire la non transgression

visible des exigences légales, est bien plus aisée à mettre en œuvre lorsqu'on se trouve du bon côté de la barrière. En faisant preuve du conformisme rassurant qui est le propre des fractions en ascension sociale et financière, les gestionnaires et intendants économiques et politiques secondaires des grandes fortunes trouvent toutes sortes de moyens de justifier des pratiques douteuses, dont le principal est l'aveuglement complice. Dans *Le rêve de Madoff*, de Dominique Manotti (2013), le narrateur – qui est justement un certain Madoff – a un entretien avec P. :

Comment faire pour que la clientèle « légale » ne s'intéresse pas aux comptes ? [...] Réponse simple : Leur verser des taux d'intérêt élevés, plus élevés que chez nos concurrents, et constants, totalement indépendants de la conjoncture. Cela étoufferait toute curiosité. [...]

Des délits d'initiés à la chaîne ? [...] Vous savez aussi bien que moi qu'on ne peut pas pratiquer le délit d'initiés à jet continu pour satisfaire toute une clientèle. Le délit d'initiés est réservé à des privilégiés.

Précisément ! Vos clients supposent qu'ils le sont, et en seront ravis. Comme, en plus, c'est illégal, ils ne chercheront pas à être informés, ce qui établirait leur complicité, donc ils ne jetteront même pas un coup d'œil sur les comptes de votre fonds. Bénéficiaires réguliers de l'infraction, sans en être complices : une situation idéale dont ils vous seront reconnaissants. (*op. cit.*, pp. 32-33)

Ou, comme le déclare Blondet dans *La maison Nucingen* :

Vous prenez cinq mille francs dans mon secrétaire, vous allez au bain. Mais avec le piment d'un gain à faire habilement mis dans la gueule de mille boursiers, vous les forcez à prendre les rentes de je ne sais quelle république ou monarchie en faillite, émises, comme dit Couture, pour payer les intérêts de ces mêmes rentes : personne ne peut se plaindre. Voilà les principes de l'âge d'or où nous vivons ! (Balzac, 1837/1977, p. 371)

Ceux-là mêmes qui, dans des émissions télévisées ou radiophoniques, sont censés « démonter » les mécanismes sémiotiques de l'information – tics de langage, gestuelle, comportement en public – et qui à juste titre s'interrogent (comme nous l'avons fait nous-mêmes plus haut [6]) sur d'étranges dérives langagières, tel le « *Casse-toi pauvre con* » de Nicolas Sarkozy, semblent ne pas voir que ces pratiques, relayées à l'infini par les médias, bien qu'elles desservent celui qui en est l'auteur, détournent en fait l'attention de problèmes politiques, économiques, sociaux, plus urgents et autrement importants, confortant par là des intérêts dépassant de très loin le plan individuel, fût-il présidentiel. On insistera sur le fait qu'il ne faut voir là aucune relation spécifique avec des idéologies étiquetées. Pour s'en convaincre, il suffit d'évoquer « l'affaire Léonarda », cette jeune fille malencontreusement reconduite à la frontière à l'occasion d'un voyage scolaire, qui a fait plusieurs fois le tour de toutes les rédactions à l'automne 2013, amenant de façon disproportionnée tous « les acteurs de la vie publique » à émettre un avis sur la question, depuis les politiciens professionnels jusqu'aux spécialistes de communication, sociologues, psychologues, etc. Le terme « buzz » est ici particu-

lièrement indiqué, puisqu'en anglais il signifie « bourdonnement (d'insectes) ». Ce bruit de fond incessant³⁶¹ et sans cesse renouvelé – la durée de vie d'une « information » est très faible, de quelques heures à quelques jours – vient à point nommé remplacer la réflexion approfondie, mais surtout possède une propriété moins évidente et moins triviale, qui est de placer le consommateur de nouvelles (*news*) dans une dimension quasi intemporelle, c'est-à-dire dans un présent glissant. Nous avons longuement mis en perspective cette question et nous avons montré qu'il n'y avait rien, sinon peut-être au plan proprement littéraire, de spécifiquement *postmoderne* dans une telle perception du temps [1].

Nous insisterons donc ici sur le fait que le passage d'une *machine mécanique* à une *machine financière*, travestie – pour la galerie – en *machine informationnelle*, recouvre le passage d'une perception du monde *locale* à une perception sans repères car globalisée. Ainsi, dans l'ancienne « Cité des Princes » (Montbéliard [11], mais à une tout autre échelle, sans doute pourrait-on dire Detroit), il existait une concomitance entre une industrie localement très enracinée et une population d'ouvriers, d'employés et de cadres, pour beaucoup entièrement dévoués à une idéologie patronale semi-paternaliste et de toute manière aisément repérable et dénommable : on travaillait alors à la *Peuge*, on « roulait Peugeot » en voiture, en mobylette ou à bicyclette, on « mangeait Peugeot » (les *Ravis*), on perçait des trous dans ses murs avec un outil Peugeot, on moulait son café avec un moulin (à manivelle, puis électrique) Peugeot, on allait voir les matchs de foot du FC-Sochaux au stade situé à côté de l'usine et sponsorisé par le Lion Peugeot ; on partait en vacances avec le comité d'entreprise Peugeot. Une ancienne employée de la firme, à qui nous faisions remarquer qu'il avait très longtemps été mal vu à Montbéliard de rouler avec un véhicule d'une autre marque que Peugeot, nous a répondu que « c'était normal, il ne faut pas cracher dans la soupe ». Sans doute ne reste-t-il à l'heure actuelle que fort peu de ces anciens « croyants » qui, du berceau à la tombe, ou peu s'en faut, avaient une vie balisée et, à tout prendre, plutôt rassurante – le terme est d'autant plus approprié qu'on a vu que l'église Sainte-Croix

361 À ce sujet, nous renvoyons le lecteur à la chronique *Faut voir* d'Alain Rémond, parue dans l'hebdomadaire d'information *Marianne* (27 avril au 3 mai 2013, p. 98) : « On est envahi, saturé, dévoré par les mots. [...] il faut que ça parle, il faut que ça cause, n'importe quoi, n'importe comment, du moment que ça sort. La pub, les médias, Internet, la politique, tout le monde [...]. À force, au bout du bout, on ne sait même plus de quoi on parle, on ne sait même plus ce que ça veut dire, c'est juste du bruit, "*flatus vocis*" ("le bruit de la voix"), comme disait saint Anselme, au XI^e siècle. [...] Parfois, quelqu'un, qui n'a pas vraiment compris les règles du jeu, hésite, prend son temps, choisit ses mots avec soin, laisse entre eux de grands moments de silence, mais il se fait vite houspiller, rabrouer par l'animateur comme par les autres parleurs, qui lui coupent la parole [...], on n'est pas là pour réfléchir, on n'est pas là pour peser ses mots, on n'est pas là pour donner du sens à ce qu'on dit, on est juste là pour faire du bruit, sans jamais s'arrêter [...]. Parce que si la machine s'arrête, on ne sait plus qui on est, où on est, ce qu'on fait là, où est le monde, à quoi ça sert d'exister. »

de Sochaux avait été construite après la guerre, à côté de l'usine (comme le stade) sur des terrains mis à la disposition du diocèse par Peugeot. Les anciens Montbéliardais, ceux du XIX^e siècle et du début du XX^e, aimaient d'ailleurs parler de « petite patrie », comme les Wallons à la même époque, ainsi qu'en témoigne le *chant des Wallons* (1900) de Théophile Bovy : « *Nous sommes fiers de notre petite patrie, / Car de tous côtés, on parle de ses enfants. / Au premier rang, on la met pour l'industrie / Et dans les arts, elle brille autant.* » Il s'agissait d'une *matrice de l'entre-soi*, constituée de strates protectrices successives, dont la dernière était sans doute la cuirasse du parler régional (à Montbéliard comme en Wallonie)³⁶² qui permettait d'embarquer avec soi un peu de sécurité, tout en désignant/trahissant celui qui la portait à raison de l'éloignement du noyau/nid local.

Etrangers au lieu de leur naissance

Cette notion de « petite patrie » peut paraître quelque peu datée [12] ; elle rend pourtant parfaitement compte de l'identification affective de l'espace avec un cadre matriciel³⁶³. Au début du XIX^e siècle, Benjamin Constant (1814, pp. 48-55) a très bien exprimé cette tension entre les « habitudes locales » et les fondements étatiques de « l'admiration pour l'uniformité » dans *De l'esprit de conquête* :

Les intérêts et les souvenirs qui naissent des habitudes locales contiennent un germe de résistance que l'autorité ne souffre qu'à regret, et qu'elle s'empresse de déraciner. Elle a meilleur marché des individus ; elle roule sur eux sans effort son poids énorme comme sur du sable. Aujourd'hui, l'admiration pour l'uniformité, admiration réelle dans quelques esprits bornés, affectée par beaucoup d'esprits serviles, est reçue comme un dogme religieux, par une foule d'échos assidus de toute opinion favorisée. [...] Les individus, perdus dans un isolement contre nature, étrangers au lieu de leur naissance, sans contact avec le passé, ne vivant que dans un présent rapide, et jetés comme des atomes sur une plaine immense et nivelée, se détachent d'une patrie qu'ils n'aperçoivent nulle part et dont l'ensemble leur devient indifférent, parce que leur affection ne peut se reposer sur aucune de ses parties. [...] Il ne faut pas se le déguiser, les grands États ont de grands désavantages. Les lois partent d'un lieu tellement éloigné de ceux où elles doivent s'appliquer, que des erreurs graves et fréquentes sont l'effet

362 Le mot « Peuge » doit ainsi être prononcé avec un « eu » très fermé et très long, caractéristique du français régional de Montbéliard, scellant le caractère local de l'entreprise. Le trait est encore plus remarquable dans « c'est la sortie [du travail] des *Peugeots* », où la pénultième était souvent allongée à l'extrême.

363 « *Mir wëlle bleiwe wat mir sinn* » (« Nous voulons rester ce que nous sommes ») : cette devise des Luxembourgeois (empruntée au poète Michel Lentz, 1859) témoigne, tout comme l'Hymne national (*Ons Heemecht*, « Notre patrie », rassemblant les première et dernière strophes d'un poème de Michel Lentz, 1859), de tout le prix donné à ce lien vigoureux qui rattache l'espace vécu affectivement à la cohésion sociale perçue d'autant plus crucialement que le pays est petit.

inévitables de cet éloignement. Le gouvernement prend l'opinion de ses alentours, ou tout au plus du lieu de sa résidence pour celle de tout l'empire. Une circonstance locale ou momentanée devient le motif d'une loi générale. Les habitants des provinces les plus reculées sont tout à coup surpris par des innovations inattendues, des rigueurs non méritées, des règlements vexatoires, subversifs de toutes les bases de leurs calculs, et de toutes les sauvegardes de leurs intérêts, parce qu'à deux cents lieues, des hommes qui leur sont entièrement étrangers ont cru pressentir quelques périls, deviner quelque agitation, ou apercevoir quelque utilité.

Constant décrit ici une société « moderne » qui, en France tout au moins, est encore à cette époque (à la fin du premier Empire) dans une phase initiale d'industrialisation. On peut toutefois rapporter son propos, sans grandes modifications, à la situation actuelle d'une grande partie de l'Europe et du monde occidental, confrontés à la modernité postindustrielle, où l'individu, surtout le moins pourvu en ressources culturelles et économiques, est contraint d'exister dans un présent « rapide » et « sans contact avec le passé ». Les sujets privés d'inscription dans l'histoire, *étrangers au lieu de leur naissance*, n'ont d'autre ressource que l'ultime régression ou l'explosion de violence, les deux situations étant aisément combinables. Pour les plus jeunes, et souvent pour d'autres qui n'ont pas de domicile personnel fixe, tout en disposant d'un lieu d'accueil, généralement maternel, le retour temporaire au « cœur du nid » représente parfois l'option ultime. Bachelard (1961, p. 91) donne une lecture inspirée de l'espace intime :

Ainsi, la maison rêvée doit tout avoir. Elle doit être, si large qu'en soit l'espace, une chaumière, un corps de colombe, un nid, une chrysalide. L'intimité a besoin du *cœur d'un nid*. Érasme, nous dit son biographe, fut longtemps « à trouver, dans sa belle maison, un nid où il pût mettre en sûreté son petit corps. Il finit par se confiner dans une chambre au point qu'il pût respirer cet air cuit qui lui était nécessaire. » Et bien des rêveurs veulent trouver dans la maison, dans la chambre, un vêtement à leur taille. Mais encore une fois, nid, chrysalide et vêtement ne forment qu'un moment de la demeure. Plus condensé est le repos, plus fermée est la chrysalide, plus l'être qui en sort est l'être d'un ailleurs, plus grande est son expansion.

Bachelard insiste sur la relation entre abri (gîte) et vêtement : « Les rêves de la maison-vêtement ne sont pas inconnus à ceux qui se complaisent dans l'exercice imaginaire de la fonction d'habiter », ajoute-t-il (*ibidem*, p. 128). Dans le cas de l'enfant puis de l'adolescent, le quartier, l'immeuble, l'appartement, la chambre, puis à l'intérieur de celle-ci la séquestration volontaire devant une console de jeu ou un écran quelconque, permettent de refermer la chrysalide. Mais ce vêtement, lorsqu'il s'agit de le revêtir et d'aller en ville, désigne le « *sans pouvoirs* » à l'attention générale – comme à celle plus particulière des représentants de l'ordre : l'habitant du quartier, de la cité, de la ZUP, le Rom (autrefois désigné comme « bohémien »), se voit « tout à coup surpris par des innovations inattendues, des rigueurs non méritées, des règlements vexatoires » (Constant). En effet, le vêtement est *perméable* au regard inquisiteur des policiers et n'isole plus d'un extérieur hostile. Celui qui l'endosse est malgré lui porteur

de ce qui ne peut être légitimement exporté – le danger de l'émeute, les voitures incendiées, les tas de pneus brûlés, les trafics de cannabis et d'autres produits illégaux, c'est à-dire tout ce qui donne chair aux stéréotypes. Kokoreff (2003, p. 143) observe que « le quartier, "c'est comme une prison dont les murs sont invisibles". Au moins, on est quelqu'un, on y a ses repères et ses connaissances, on se sent protégé. L'anonymat est un mythe, une vision du dehors. Face aux appellations administratives – ZUP, ZAC, ZUS, ou officielles – grands ensembles, îlots, quartiers sensibles, les jeunes et les moins jeunes inventent une toponymie propre, désignent les lieux selon des appellations spécifiques. L'espace est maîtrisable comme le corps habillé, chacun sait qui est qui, où est sa place, comment s'opèrent les circulations. » Bien qu'il décrive un état de fait attesté, il faut bien insister sur le fait qu'il n'y a rien de bien nouveau dans le propos [3, 4, 6, 8, 11] : dans une chronique parue dans *L'Humanité* du dimanche 17 octobre 1920, Jules Romains écrivait en effet :

Je tiens pour établi – quiconque a un peu voyagé le reconnaîtra avec moi – que la plupart des villes anciennes avaient une forme extrêmement propre à favoriser la gaieté quotidienne des habitants et l'éclat de leurs réjouissances périodiques. Et par forme des villes, je n'entends pas que l'aspect général de leur plan, la distribution des quartiers, les proportions et les distances des parties. Je songe aussi à la forme de chaque rue, à l'aménagement de la chaussée et des trottoirs, aux rapports de la rue et des maisons, à la structure des carrefours et des places, aux facilités qu'y rencontrent la promenade, la flânerie, le rassemblement. Ce sont choses que la sensibilité la plus naïve ou la plus inculte perçoit fort bien. Je n'avais pas cinq ans que, petit enfant de Montmartre, la promenade du boulevard Magenta me paraissait une punition affreuse, la révélation du mal de vivre, le fossé profond de la mélancolie. Pourtant, Paris était la seule ville que je connusse. [...] Remplacer l'histoire par la méthode peut constituer un progrès, si la méthode n'est pas simpliste et grossière. Or ce qui a dirigé les constructeurs de villes au XIX^e siècle, c'est la double préoccupation de l'hygiène et du rendement. Assainir les villes d'une part et d'autre part y établir une circulation rapide et intense, voilà le programme. Il est excellent par ce qu'il contient, dangereux par ce qu'il omet... C'est un peu le plan d'une ferme modèle ! [...] On ne construit pas une ville digne de ce nom avec les seules théories de l'ingénieur. On la construit autant avec de la psychologie et, j'ose le dire, de la poésie.

L'absence de maîtrise de la temporalité, déjà signalée par Benjamin Constant au début du XIX^e siècle, la difficulté à saisir l'espace comme un continuum, la propension corrélative à le réduire à un ensemble fragmenté, et finalement l'isolement de l'individu (ou d'un groupe restreint) au sein d'une plus vaste communauté, peuvent être reliés au phénomène de désaffiliation [12] dont les causes sont bien définies par Bacqué et Sintomer (2001, pp. 235-236) : dans de nombreuses villes de la « banlieue rouge » parisienne, et notamment à Saint-Denis dans les quartiers Allende et Cochenne, le groupe ouvrier, autrefois dominant, soutenu par un syndicalisme fort et par un parti communiste très bien implanté, « est de moins en moins capable de rétribuer symboliquement et matériellement et de légitimer le comportement "normal" ». L'analyse que nous avons développée dans les pages

qui précèdent rejoint les conclusions de ces auteurs, qui soulignent que « la force performative du stigmatisme est qu'il est intériorisé par le groupe dominé, ce qui contribue en retour à la domination des établis. Certains individus du groupe dominé vont finir par adopter réellement le comportement souvent imaginaire que leur attribue leur mauvaise réputation, dans un processus de construction de la personnalité inverse à celui qui pousse les membres du groupe dominant à se montrer à la hauteur de leur bonne réputation. » (*ibidem*) à la différence des jeunes Montbéliardais des années soixante situés dans l'entre-deux, pour lesquels la question du prestige latent [10] ne se posait pas, au moins dans les situations entièrement dépolitisées et plutôt inscrites dans des stratégies de séduction que de compétition que nous avons évoquées – sans doute y avait-il cette conviction sous-jacente que toute tentative de ce genre eût été vouée à l'échec –, on est bien ici en présence d'un phénomène d'hypercorrection sociale, susceptible de se manifester aussi bien dans le sens d'une *tentative* de rapprochement de la « norme » de la fraction établie/dominante, qu'en direction de la fraction qui, quoique dominée, est ressentie comme proche (traits de connivence et de partage). L'hypercorrection sociale est doublée d'une hypercorrection linguistique, interprétable en fonction du degré de confiance langagière qui caractérise les agents, de leur loyauté linguistique comme de leur solidarité de groupe (Trudgill, 1974, Münstermann, 1989, Edwards, 1982) et des *normes voilées* dont les recherches récentes ont trop souvent omis de tenir compte (Lambert, 1966, Labov, 1976, Govaert-Gauthier, 1979, Bonnot *et alii*, 1993, Prikhodkine, 2012, [pour les professions intermédiaires en Suisse romande]) [9, 10].

La désaffiliation ne se manifeste pas seulement en tant que conséquence de perte d'influence d'un groupe dans une configuration sociale donnée (par exemple les ouvriers dans l'exemple précédent) ; elle est susceptible de toucher des populations beaucoup plus largement définies et concerne désormais des cohortes de diplômés (masters, doctorats) et donc de détenteurs d'un fort capital culturel qui, autrefois, auraient été rapidement insérés dans le tissu économique. Cette dévaluation de la valeur « compétence », effet de l'hysteresis de l'habitus (Bourdieu, 1974, 1978), qui fait que le titulaire d'une thèse de sciences du langage, de sociologie ou d'anthropologie (etc.), quelque brillante qu'elle puisse être, est fréquemment écarté du marché du travail – quoi qu'en disent les responsables politiques et universitaires – et court le risque très réel d'être *déclassé*, induit des stratégies de « réinvention du travail », observait Roulleau-Berger il y a déjà 20 ans (1993, p. 201). Dans la mesure où les diplômés estiment que les possibilités d'emploi ne sont pas en rapport avec leurs capacités et leurs aspirations, ils « créent [par exemple] des lieux et associations culturels », qui leur permettent « d'oublier la précarité dans le sens où ils ne se réfèrent pas aux repères temporels ordinaires, comme par exemple le temps libre et le temps de travail. » Cette remise aux calendes de la recherche d'une insertion professionnelle, dont il n'est pas question de nier l'extrême difficulté et le peu de succès des démarches

entreprises, illustre de la façon la plus limpide cette installation forcée dans un présent continué. On peut souscrire partiellement à l'observation de Feder (2001, p. 796) qui, situant son propos dans un cadre psychanalytique (ce qui n'est pas notre cas), constate que « certains sujets [...] semblent incapables de s'inscrire dans ce temps qui passe, ils vivent (ou survivent) dans l'actuel : ni passé, ni avenir, seulement un présent infini où domine la décharge par l'agir, seulement un vécu instantané hors de la conscience du temps. » Encore qu'il soit délicat de faire coïncider, même grossièrement, un présent existentiel et le tiroir temporel du présent, il n'en reste pas moins possible d'attribuer aux caractéristiques de ce dernier, telles qu'elles sont par exemple exposées par Beauzée (1819, pp. 275-276), la propension qu'il y a à créer des représentations *au présent*, qui ne s'insèrent pas dans une chronologie ou ne le font que de façon très marginale.

Le Temps auquel on donne communément le nom de Présent, est donc en effet un présent indéfini, un Temps qui, n'étant naturellement astreint à aucune époque, peut être rapporté indifféremment à toute époque déterminée, pourvu qu'on lui conserve toujours sa signification essentielle et inamissible, je veux dire, la simultanéité d'existence. [...] le Présent indéfini ne se rapporte lui-même à aucune époque déterminée, ce sont les circonstances du discours qui déterminent celle à laquelle on doit le rapporter en chaque occasion ; ici, c'est à une époque antérieure ; là, à une époque postérieure ; ailleurs, à toutes les époques possibles.

Même si l'on se situe hors de la sphère proprement linguistique, il semble bien préférable de parler de *présent indéfini* plutôt que de *présent infini*, comme le fait Feder. En effet, exception faite du domaine pathologique où le sujet pourrait se trouver emprisonné dans un mode répétitif abolissant la perception du temps, le présent se rapporte, comme l'observait Beauzée, « à toutes les époques possibles ». René Char décèle le même type de relation temporelle chez Rimbaud : « Rimbaud s'évadant situe indifféremment son âge d'or dans le passé et dans le futur. Il ne s'établit pas. Il ne fait surgir un autre temps, sur le mode de la nostalgie ou celui du désir, que pour l'abattre aussitôt et revenir dans le présent, cette cible au *centre* toujours affamé de projectiles, ce port naturel de tous les départs. Mais de l'en deçà, à l'au-delà, la crispation est extraordinaire. » (1957/1996, p. 739) De cette centralité du présent, il faut surtout retenir qu'elle recueille les projectiles du passé et attire ceux de l'à-venir – c'est tout simplement le temps de l'humain, dont on reconnaîtra cependant qu'il peut être soumis à des tensions (des « crispations ») variables, dont les degrés sont dépendants de l'intégration du sujet à un *projet* de vie – qu'il soit ou non professionnel.

C'est par conséquent beaucoup plus le contexte dans lequel évoluent les sujets – marasme économique et désespérance sociale – qu'une invraisemblable particularité *cognitive*, qui permet d'expliquer cet état de stase. Rosa (2013, p. 103) a en ce sens parfaitement raison d'écrire que « ce que nous percevons comme une crise dans l'horizon temporel de la modernité n'est donc pas une époque de grandes ruptures ou de grandes décisions, qui se manifesterait par une redéfinition de l'action politique. La crise consiste bien plutôt dans le fait qu'il n'y a plus

rien à décider ou à construire : les phénomènes sociaux et les évolutions systémiques se sont autonomisés³⁶⁴ et sont désormais distincts de la décision politique, qui est privée de ce qui culturellement en fondait le sens. Nous percevons cela comme une fin de l'histoire au sens d'une histoire à construire, à comprendre et à raconter. » Ou comme le pense Nancy (1999, p. 242), « notre temps n'est plus un temps capable de se sentir et de se représenter lui-même comme un temps qui fait l'histoire, comme un temps produisant la grandeur de l'Histoire comme telle. Notre temps est conscient de lui-même comme d'un temps non historique. » À ceux à qui ne manque pas l'essentiel, c'est-à-dire un toit, de la nourriture en suffisance, des vêtements et quelques à-côtés agréables, la technologie omniprésente, notamment sous la forme d'équipement multimédia, internet, téléphonie évoluée, etc., peut donner l'impression d'être libérés de la pesanteur environnementale. David Le Breton (2010, p. 17) parle de « *téléchargement de l'esprit* » ; en effet, l'individu en réseau n'a plus qu'une identité ténue et fluctuante ; son corps est devenu un objet presque redondant, une possibilité parmi d'autres souvent ressentie comme encombrante, au regard des avatars possibles [5, 9]. Dès lors, la communication ne peut déboucher sur une solidarité tangible, c'est-à-dire sur une solidarité des corps qui se touchent, qui s'éprouvent par la pression d'une main, qui se confrontent par le regard, et qui au total, forment l'histoire d'un groupe. Les « jeunes de cités » sont désaffiliés s'agissant des circuits traditionnels de socialisation – école, travail, bien sûr –, mais surtout en ce qui concerne les modalités d'approche et d'appréhension de la ville en son entier, et non seulement du quartier. À partir, notamment, de l'exemple montbéliardais, nous montrons comment on avait pu passer d'une gestion de l'espace *communautaire* à une gestion *communautariste*. Paradoxalement, peut-être y a-t-il tout de même là l'espoir d'un réenracinement et d'une réaffiliation, dont il est à espérer qu'elle soit suffisamment forte pour que cette « urbanité en archipel », pour reprendre l'expression de Bordreuil (2000, p. 177), déborde pacifiquement sur l'extérieur et recrée des liens d'une nature nouvelle.

364 Ceci peut être rapproché de la notion de « machine autoreproductrice ».

L'Empire des Martiens

En nul pays peut-être l'axiome de Vespasien [« l'argent n'a pas d'odeur »] n'est mieux compris. Là, les écus même tachés de sang ou de boue ne trahissent rien et représentent tout. Pourvu que la haute société sache le chiffre de votre fortune, vous êtes classé parmi les sommes qui vous sont égales, et personne ne demande à voir vos parchemins, parce que tout le monde sait combien peu ils coûtent.

Balzac, *Sarrasine*, 1830/1977, p. 1046

Il faut finalement revenir à cette tristesse *existentielle* qui infuse la vie quotidienne, en tout premier lieu celle des moins nantis. Le Minotaure économique, quoiqu'il ne dévore qu'exceptionnellement – dans les pays dits développés – les prisonniers du labyrinthe social, maintient ses souris de laboratoire dans un état de dépendance tel, que de quelque côté que l'on se tourne, on ne perçoit aucune possibilité d'évasion, tout projet semblant *a priori* voué à l'échec. *Il faut continuer à travailler*, martèle-t-on, et l'on arrivera bientôt au « bout du tunnel³⁶⁵ » – de la crise, du chômage, de la désindustrialisation, de la ville déshumanisée, etc. C'est ce « continuer » qui est absolument désespérant, en ce qu'il met en évidence une absence de terme à des actions dont, par ailleurs, on ne voit pas où elles mènent et dont, la plupart du temps on ne perçoit même pas l'agencement. À ce titre, on se trouve dans une situation bien différente de celle qu'exposait Camus, écrivant que « la lutte elle-même vers les sommets suffit à remplir un cœur d'homme. Il faut imaginer Sisyphe heureux. » (1945/1965, p. 198) Sisyphe, tout en sachant qu'il ne peut réussir – son rocher l'attend au bas de la montagne – est « supérieur à son destin ». C'est, remarque Camus, que « les vérités écrasantes périssent d'être reconnues ». La reconnaissance, l'identification du problème, tout est là : « Si ce mythe est tragique, c'est que son héros est conscient. [...] L'ouvrier d'aujourd'hui travaille, tous les jours de sa vie, aux mêmes tâches et ce destin n'est pas moins absurde. Mais il n'est tragique qu'aux rares moments où il devient conscient. Sisyphe, prolétaire des dieux, impuissant et révolté, connaît toute l'étendue de sa misérable condition : c'est à elle qu'il pense pendant sa descente. La clairvoyance qui devait faire son tourment consomme du même coup sa victoire. » (*ibidem*, p. 196) L'homme en situation de crise (et non « l'homme post-moderne ») ne peut identifier les problèmes auxquels il est confronté. Après tout, Sisyphe a probablement été libéré par la disparition des dieux ; son rocher aura disparu ou peut-être l'aura-t-il utilisé pour construire une maison, une nouvelle Corinthe, fonder une civilisation. L'homme dans la crise se trouvera peut-être

365 Nous nous souvenons qu'après la première crise pétrolière, Valéry Giscard d'Estaing, alors Président de la République, avait prononcé cette phrase. Sans doute le tunnel était-il plus long que prévu.

dans cette heureuse configuration ; en attendant, il ne sait rien, il ne maîtrise rien. Contrairement à Sisyphe dont la tâche est précise, quoiqu'absurde, et imposée par les dieux, la foule des « individus » est submergée par des informations incohérentes, rendant illusoire toute possibilité d'être « le maître de ses jours » (*ibidem*, p. 198). On ne peut qu'être d'accord avec Stéphane Hessel qui terminait son petit livre en appelant « à une véritable insurrection pacifique contre les moyens de communication de masse qui ne proposent comme horizon pour notre jeunesse que la consommation de masse, le mépris des plus faibles et de la culture, l'amnésie généralisée et la compétition à outrance de tous contre tous. » (2010, p. 11) Malheureusement, bien que le mouvement international issu de cette plaquette ait donné lieu à de nombreuses manifestations, aucune traduction dans les faits n'a été observée.

Tout en tissant inlassablement de nouveaux scénarios, la machine mécanique autoreproductrice ne change rien à l'état du monde. La stabilité doxique avant tout. En 1888 déjà, Maupassant à bord du *Bel-Ami*, était atterré « devant le néant du bonheur ». Il citait, à l'appui de « son écœurement abominable des mêmes actions toujours répétées », deux vers (ici en italiques) des « Fossiles » de Louis Bouilhet³⁶⁶ : « Les nuits, les longues nuits tendant leurs voiles sombres, / Sur l'ennui du soleil jettent l'ennui des ombres ! / *Seule, au-dessus des mers, la lune voyageant / Laisse, dans les flots noirs, tomber ses pleurs d'argent !* / Sur l'aride plateau de ce désert immense / Les siècles désolés se suivent, en silence » (Bouilhet, 1891, pp. 115-116). Comme la mer, la vie est monotone ; on n'a même pas l'espoir d'une issue heureuse, de celles où comme chez Valéry, à la fin, sur « *La mer, la mer, toujours recommencée !* », « *Dans un tumulte au silence pareil, / Le vent se lève !... Il faut tenter de vivre !* » :

Mais d'autres hommes, parcourant d'un éclair de pensée le cercle étroit des satisfactions possibles, demeurent atterrés devant le néant du bonheur, la monotonie et la pauvreté des joies terrestres.

Dès qu'ils touchent à trente ans, tout est fini pour eux. Qu'attendraient-ils ? Rien ne les distrait plus ; ils ont fait le tour de nos maigres plaisirs.

Heureux ceux qui ne connaissent pas l'écœurement abominable des mêmes actions toujours répétées ; heureux ceux qui ont la force de recommencer chaque jour les mêmes besognes, avec les mêmes gestes, autour des mêmes meubles, devant le même horizon, sous le même ciel, de sortir par les mêmes rues où ils rencontrent les mêmes figures et les mêmes animaux. Heureux ceux qui ne s'aperçoivent pas avec un immense dégoût que rien ne change, que rien ne passe et que tout se lasse.

Faut-il que nous ayons l'esprit lent, fermé et peu exigeant, pour nous contenter de ce qui est. Comment se fait-il que le public du monde n'ait pas encore crié : « Au rideau ! » n'ait pas demandé l'acte suivant avec d'autres êtres que l'homme, d'autres formes, d'autres fêtes, d'autres plantes, d'autres astres, d'autres inventions, d'autres aventures ?

366 Maupassant avait une grande admiration pour Bouilhet, dont on sait qu'il était l'ami et le critique de Flaubert.

Vraiment, personne n'a donc encore éprouvé la haine du visage humain toujours pareil, la haine des animaux qui semblent des mécaniques vivantes avec leurs instincts invariables transmis dans leur semence du premier de leur race au dernier, la haine des paysages éternellement semblables et la haine des plaisirs jamais renouvelés ? (Maupassant, 1888/1904, pp. 53-54)

Il en est pourtant peu qui atteignent un degré de conscience suffisant pour crier « *Au rideau !* » hâtant ainsi la conclusion d'une pièce dont toutes les péripéties sont connues d'avance et qui n'a pour elle que de faire évoluer acteurs et spectateurs en terrain connu, dans un présent oscillant, selon l'humeur, entre *infini* et *indéfini*.

Certaines périodes de l'Histoire réunissent mieux que d'autres les conditions d'émergence de ce *taedium vitae*. Le XIX^e siècle, tant dans ses productions « romantiques » que « décadentes » en fournit de nombreuses illustrations ; un peu plus tard, la psychiatrie et la psychanalyse s'en empareront et en feront leur miel. Très souvent, la « tristesse d'exister » succède à des troubles politiques, économiques et sociaux massifs : ainsi les années suivant l'écroulement de l'Empire napoléonien, lui-même enraciné dans la Révolution de 1789, de même que, beaucoup plus tard, celles coïncidant avec l'entrée dans la récession économique, se sont révélées propices à la cristallisation de la désespérance sociale. Voici le tableau que le Père de Lamennais dressait en 1823 de la société européenne :

Maintenant tous les liens sont brisés, l'homme est seul, la foi sociale a disparu : les esprits, abandonnés à eux-mêmes, ne savent où se prendre ; on les voit flotter au hasard dans mille directions contraires. De là un désordre universel, une effrayante instabilité d'opinions et d'institutions. Las de l'erreur et de la vérité, on rejette également l'une et l'autre. Il y a au fond des cœurs avec un malaise incroyable, comme un immense dégoût de la vie, et un insatiable besoin de destruction. Ce besoin se manifeste de mille manières et dans toutes les classes. [...] Les gouvernemens, pressés de finir, s'altèrent eux-mêmes, mais pas assez peut-être et pas assez vite à leur gré, et au gré de la multitude. On aperçoit encore dans le présent quelque chose du passé, et cette ombre fugitive inquiète. Plus de bornes, plus de barrières que les esprits ne franchissent. On ne rêve rien moins que des révolutions totales dans chaque État et dans le monde, que l'entière abolition de tout ce qui est, sans s'occuper même d'y rien substituer. On veut une nouvelle religion, mais on ne sait quelle ; une nouvelle forme de société, mais on ne sait quelle ; une nouvelle législation et de nouvelles mœurs mais on ne sait quelles : déplorable symptôme de la perte de tout sens, et de l'extinction de la raison sociale. L'isolement absolu, effet immédiat de l'indépendance absolue à laquelle tendent les hommes de notre siècle, détruirait le genre humain, en détruisant la foi, la vérité, l'amour, et les rapports qui constituent la famille et l'État. (1836-1837, pp. 9-10)

Ce n'est pas la tristesse seule qui est ici convoquée (« un immense dégoût de la vie »), mais une désespérance sociale profonde (« l'homme est seul, la foi sociale a disparu ») qui ne connaît aucune limite, ni repère (« plus de bornes, plus de barrières que les esprits ne franchissent »). Nous remarquons plus haut qu'une des propriétés présentée comme constitutive de « l'ère postmoderne » était la dilution de la périodisation historique et la fluctuation des bornes temporelles

qui, en faisant exister les individus dans un continuum à la chronologie labile, éviterait d'avoir à porter le regard en arrière, comme aussi d'envisager les conséquences à venir d'un acte. C'est exactement ce qu'exposait Lamennais dans la préface de son *Essai sur l'indifférence en matière de religion* : on ne sait quelle société/religion choisir, on abolit sans prévoir « d'y rien substituer ». C'est la « perte de tout sens, [...] l'extinction de la raison sociale ». Bien sûr, Lamennais a en vue un projet de reconstruction, de « rechristianisation » du corps social ; il rédige une première version de son ouvrage à la fin du règne de l'assez modéré Louis XVIII. En revanche, la préface de la réédition est écrite en pleine Monarchie de Juillet, période qui voit l'affairisme prospérer. Bruguière observe par exemple : « En examinant la descendance des plus gros “traitants” ou banquiers de la Révolution et de l'Empire, on constate [...] que presque tous les héritiers se trouvèrent revêtus, vers 1840, de titres ducaux. Ainsi, au tropisme traditionnel de la noblesse pour les millions, a continué de correspondre, aux temps contemporains de la société “bourgeoise”, un goût non moins fort des fortunes douteuses pour le titre et le nom qui absolvent. » (1988, p. 105) Est-on si loin de ce modèle, à une époque où, comme le montre Piketty, la progression des très hauts revenus entre 1987 et 2013 est, quelle que soit l'année considérée, au moins deux fois plus rapide que l'accroissement du revenu et du patrimoine moyens ? (2013, pp. 693-694) Mais surtout, au-delà d'un certain seuil, que l'on travaille ou non, le patrimoine continue de croître de manière vertigineuse. Entre 1990 et 2010, relève Piketty, la fortune de Bill Gates – qui a beaucoup travaillé – est passée de 4 milliards de dollars à 50. Dans le même temps, la fortune de l'héritière Liliane Bettencourt, qui n'a jamais travaillé, est passée de 2 milliards de dollars à 25. En d'autres termes, la rapidité de progression est identique dans les deux cas. Piketty conclut : « Une fois une fortune lancée, la dynamique patrimoniale suit sa logique propre, et un capital peut continuer de progresser à un rythme soutenu pendant des décennies simplement du fait de sa taille. » (*ibidem*, p. 702)

à l'époque de Lamennais et de Benjamin Constant, comme de nos jours, « le gouvernement prend l'opinion de ses alentours, ou tout au plus du lieu de sa résidence pour celle de tout l'empire. » (Constant, *op. cit.*) À cette énorme différence près qu'à présent, il ne s'agit qu'exceptionnellement d'instances étatiques, qui de plus en plus en sont réduites à expédier les affaires courantes et à appliquer des politiques, tout particulièrement dans le domaine financier et bancaire, qui s'imposent aux instances internationales elles-mêmes [1, 3, 11]. Piketty relève à ce sujet un phénomène étonnant, ordinairement passé sous silence : on constate qu'il sort plus d'argent de certains pays qu'il n'en rentre dans les autres, ce qui est théoriquement impossible. Cette inadéquation est attribuable, explique Piketty, à « l'existence d'une masse importante d'actifs financiers non enregistrés détenus par les ménages dans les paradis fiscaux. [Zucman] estime que cette masse représente l'équivalent de près de 10% du PIB mondial. » Une conclusion s'impose

donc : « [cet état de fait] démontre les difficultés posées par l'enregistrement des actifs dans le capitalisme globalisé de ce début de XXI^e siècle, qui vont jusqu'à brouiller notre perception de la géographie élémentaire de la fortune. » (2013, pp. 747-748) En d'autres termes, tout se passe comme si nous étions « *possédés par la planète Mars* » (*ibidem*, p. 746). On se souviendra que Giraudoux faisait de même remarquer que « *le premier engrenage monté sur la terre a été le premier des envahisseurs martiens* ». Ces *Martiens*, ces fabricants de « machine infernale » (Bourdieu), qu'ils soient les descendants des affairistes révolutionnaires, des maîtres de forge des siècles passés – maîtres des engrenages classiques –, souvent titrés, ou que plus vraisemblablement, ils se recrutent dans la nouvelle haute bourgeoisie financière (l'évolution d'une machinerie proprement industrielle en direction d'une machinerie financière peut fort bien être attestée au sein d'une même famille, les Peugeot en sont un bon exemple), ont une particularité intéressante : ils sont presque invisibles. Ce n'est pas qu'ils soient inconnus, car le classement des grandes et moins grandes fortunes est, avec le prix de l'immobilier, un des sujets favoris des hebdomadaires économiques, mais ils sont *à part*, et qu'ils soient logés dans les ghettos de l'extrême richesse ou qu'ils donnent, plus modestement, l'impression d'être des gens *normaux*, ne change rien à l'affaire. Ce qui est déterminant, c'est qu'ils sont organisés en réseaux (clubs, associations, comités, chasses à courre, etc.) qui non seulement sont inaccessibles au *vulgum pecus*, comme aux nouveaux riches trop voyants, mais se situent pour ainsi dire dans une autre dimension. L'exemple de la chasse à courre est intéressant. Celui qui, se promenant en famille dans une forêt du nord de Paris, voit tout à coup surgir sur le chemin cavaliers rouges et chiens courants – les manants sont à pied et rasant le talus – ne peut qu'être saisi d'un sentiment de surprise teinté d'incrédulité et d'un certain *malaise*, qui devait être celui, décuplé, des paysans du passé. Il s'agit là d'une saillance exceptionnelle, qui tient de *l'apparition*, et qui donne à voir un infime fragment de cet entre-soi qui se déplace dans une bulle – aucune salutation n'est échangée, comme il est d'usage lorsque des promeneurs se rencontrent sur un sentier, et les regards sont unidirectionnels, *du bas vers le haut*. On pourrait opposer qu'il y a des feuilles spécialisées dans les mariages de la grande bourgeoisie et de l'aristocratie, que tout un chacun peut compulser chez son coiffeur ou son dentiste. Toutefois, outre que ces photos et « reportages » sont la plupart du temps calibrés et minutieusement mis au point, ils ne sont qu'un reflet sans vie et n'ont en rien le caractère *saisissant* d'une rencontre en forêt de Compiègne. Il y a peu de sociologues, qui, tel le couple Pinçon-Charlot, s'intéressent aux us et coutumes de cette fraction sociale. Comme ils le relèvent eux-mêmes, il faut en rechercher une des raisons dans le fait que les chercheurs, quoique pourvus d'impressionnants diplômes (souvent bien plus nombreux et prestigieux que ceux de beaucoup d'héritiers) sont dans leur immense majorité issus de milieux relativement modestes – sans quoi ils ne seraient pas universitaires, mais banquiers, membres de conseils d'administration ou PDG. On notera,

par parenthèse, que la référence à la notion de *vocation*, qui était souvent convoquée comme composante essentielle dans l'exercice des professions médicale et enseignante (quel qu'en soit le niveau), est de moins en moins attestée dans les discours. D'une part, ceci est sans doute lié à la raréfaction des « vocations religieuses » proprement dites, et d'autre part au fait que les professions médicales sont désormais considérées comme étant *d'abord* rentables, tandis que les métiers de l'enseignement sont perçus comme un choix d'insertion sociale par défaut. À ce sujet, il faut relire l'entretien avec « Fanny », enseignante certifiée de lettres, publié en 1993 dans *La misère du monde*, et commenté par Rosine Christin : « Elle n'avait sans doute pas su prévoir ni prévenir cet effondrement ; il aurait fallu s'avouer trop de choses, la vie trop dure, le déracinement, les petites ballottées, le mari bafoué, les ruptures, tant de sacrifices consentis pour une ascension incertaine et le mirage d'une participation tout aussi incertaine à la culture. Elle a aujourd'hui [en 1991, c'est-à-dire il y a plus de 20 ans] l'impression d'avoir été flouée, elle se méfie de "tout ce qui est intello", elle ne s'achète plus de disques, elle n'a "pas les sous" ni même "un bon truc pour les écouter". Tout ça est fini. » (1993, p. 654)

De plus, et nous l'avons souligné auparavant s'agissant de la situation luxembourgeoise, outre « *la timidité sociale* », il faut compter avec le fait que « l'autocensure est souvent la règle, le chercheur choisissant de travailler à partir de déclarations publiques de dirigeants ou de patrons plutôt que de solliciter un entretien. » (Pinçon et Pinçon-Charlot, 2007b, p. 63) Enfin, il y a l'idée sous-jacente que cette fraction des très fortunés est statistiquement infime en nombre d'individus, au regard de la multitude des ZUP, cités et quartiers, et qu'ils ne représentent pas un objectif prioritaire des programmes de recherche. Or ces groupes sont justement partie prenante dans les constructions des nouveaux quartiers, des villes nouvelles, des routes et autoroutes qui les desservent, dans les organismes bancaires, notamment ceux spécialisés dans les crédits à la consommation contractés par les plus nécessiteux, dans les chaînes d'hypermarchés – y compris « low cost » –, dans la fabrication des plats des cantines scolaires et d'entreprises, dans les laboratoires pharmaceutiques, dans les biens « culturels » (télévision et cinéma) et bien entendu dans la fabrication et l'exploitation des moyens de communication utilisés par tous.

On voit qu'il n'y a rien de bien nouveau sous le soleil, que la misère du monde est toujours aussi inégalement partagée et que la manne de la « pompe à phynance » retombe inexorablement du même côté – notamment celle des subventions industrielles. Les Pinçon-Charlot observent judicieusement qu'à la différence des nantis, « dans les autres groupes sociaux, la précarité croissante, la mobilité tant vantée, les effets dévastateurs de la spéculation immobilière, induisent une instabilité résidentielle qui brouille l'inscription des fractures

sociales dans la ville. [...] Les nantis multiplient pour eux les enracinements, dans la multiterritorialité, dans les réseaux les plus divers, dans des familles qui cousinent large et qui sont solidaires entre les générations, mais ils n'ont d'autre pensée pour tous les autres que de les imaginer comme des électrons libres dans un champ magnétique dont eux seuls contrôleront le sens et l'intensité des ondes. » (2007, p. 310) L'impression « d'être de trop », quelquefois teintée d'envie, que ressentent les « gens du commun » lorsqu'ils sont confrontés aux ressortissants de la *terra incognita* des très riches (voir la section consacrée au quartier de l'Alboni [7]), avait parfaitement été mise en évidence, avant la première guerre mondiale, par Paul Bourget (1911), dans la nouvelle « Les Moreau-Janville ». Le romancier y dépeint finement les nouveaux quartiers chics, dans les environs immédiats de la place de l'étoile, entre la rue de Presbourg et l'avenue du Bois-de-Boulogne – actuellement avenue Foch. Les Moreau-Janville, propriétaires des *Forges et chantiers* de La Rochelle, viennent de se faire construire un hôtel particulier. Eugène Montrieux, qui est le précepteur du fils de la famille, reste émerveillé :

Cette demi-année n'avait pas encore blasé le jeune homme sur sa première sensation d'ébahissement devant l'hôtel Moreau-Janville. Rien de banal pourtant comme ces palais en miniature que les hauts barons de la finance et de l'industrie se font construire à coups de millions sur des terrains où le prix du mètre ne permet pas, même à eux, le luxe d'un vrai jardin. [Plutôt que d'acquérir une demeure dans le faubourg Saint-Germain] ils aiment mieux bâtir hâtivement, solder les mémoires douteux d'un architecte à la mode qui leur fabrique du faux Louis XIV et du faux Louis XVI. [...] Ils habitent dans des quartiers nouveaux, au lieu que « là-bas, on est loin de tout ». [...] Pour Eugène Montrieux, la façade battant neuf de l'hôtel Moreau-Janville représentait un paradis d'aristocratie, la miraculeuse maison d'Aladin. Il montait en tramway au boulevard du Montparnasse, à l'angle de la rue Campagne-Première. Il habitait là, près de sa mère, un appartement de six-cents francs. Ce chiffre expliquera ses naïves extases. [...] Le seul aspect des gravures anglaises, pendues sur le revêtement de bois clair, lui causait cette joie enfantine que l'approche du luxe donne trop souvent aux jeunes gens pauvres, surtout, contradiction bien étrange au premier abord, quand ils sont très intellectuels. Ce mot n'est pas synonyme d'intelligent. Il suppose une hypertrophie, un manque d'adaptation entre la culture cérébrale et le milieu. (1911, p. 31)

Les Moreau-Janville sont des parvenus, qui préfèrent le nouveau quartier à la mode – les Champs-Élysées et environs –, où ils se sentent en terrain connu, c'est-à-dire entre gens de la même espèce, actionnaires majoritaires de forges et de fabriques et financiers. Ils ne voient pas que le faubourg Saint-Germain est encore (les choses commencent à changer) le vrai lieu de la *distinction*, comme l'écrivait Balzac dans *La Duchesse de Langeais* :

Ce que l'on nomme en France le faubourg Saint-Germain n'est ni un quartier, ni une secte, ni rien qui se puisse nettement exprimer. La place Royale, le faubourg Saint-Honoré, la Chaussée d'Antin possèdent également des hôtels où se respire l'air du faubourg Saint-Germain.

Ainsi, déjà tout le faubourg n'est pas dans le faubourg. Des personnes nées fort loin de son influence peuvent la ressentir et s'agréger à ce monde, tandis que certaines autres qui y sont nées peuvent en être à jamais bannies. Les manières, le parler, en un mot la tradition faubourg Saint-Germain est à Paris, depuis environ quarante ans, ce que la Cour y était jadis [...]. (1834 [*Ne touchez pas la hache*] -1839/1977, p. 924)

L'argent, quoiqu'il ne soit pas quantité négligeable, n'est pas au premier plan des priorités de ces aristocrates de vieille souche, qui manifestent une condescendance marquée à l'égard de la noblesse d'Empire constituée « d'usurpateurs malgré eux », mis au même rang qu'une « *Panthère des Batignolles* », ou un « *Roi de l'acier* » – c'est-à-dire les cocottes, les Moreau-Janville et leurs pareils. C'est ce que confie Charlus au narrateur de *La Recherche*, usant du franc-parler qui le caractérise, et qui s'oppose à l'onctuosité bourgeoise :

Comme il n'existe pas de princesse de ce nom, j'ai supposé qu'il s'agissait d'une pauvrese couchant sous le pont d'Iéna et qui avait pris pittoresquement le titre de princesse d'Iéna, comme on dit la Panthère des Batignolles ou le Roi de l'Acier. Mais non, il s'agissait d'une personne riche dont j'avais admiré à une exposition des meubles fort beaux et qui ont sur le nom du propriétaire la supériorité de ne pas être faux. Quant au prétendu duc de Guastalla, ce devait être l'agent de change de mon secrétaire, l'argent procure tant de choses. Mais non ; c'est l'Empereur, paraît-il, qui s'est amusé à donner à ces gens un titre précisément indisponible. C'est peut-être une preuve de puissance, ou d'ignorance, ou de malice, je trouve surtout que c'est un fort mauvais tour qu'il a joué ainsi à ces usurpateurs malgré eux. Mais enfin je ne puis vous donner d'éclaircissements sur tout cela, ma compétence s'arrête au faubourg Saint-Germain. (*Le côté de Guermantes* 1920/1954, p. 564)

Naturellement, ces différenciations au sein de la *distinction* échappent totalement au personnage de Bourget, Eugène Montrieux. Seuls lui sont accessibles la brillante et le clinquant de la « *miraculeuse maison d'Aladin* ». Nouvel Ali Baba, il n'a d'yeux que pour l'abondance du contenu de la caverne et s'inquiète fort peu de la façon dont les quarante voleurs l'ont remplie.

De ce fait, on comprend que le malaise existentiel qui se manifeste d'abord en milieu urbain – celui qui touche profondément les agriculteurs ayant des causes très différentes – ne puisse être lié de façon univoque à des concepts comme « extrême contemporain » ou « civilisation postmoderne ». Si l'on ne peut nier que la modernité de la fin des années cinquante à nos jours, telle qu'on peut la cerner à travers ses attributs technologiques, a accéléré le processus de perte de repères, elle ne peut en aucun cas servir de cadre explicatif et théorique, sinon peut-être s'agissant de l'apparition d'un type de littérature « anti-romanesque » et « anti-psychologique » dont le « Nouveau Roman », produit de la « machine mécanique », serait à la fois le point d'émergence et la principale saillance.